

Le voyage d'Antoine

Le mercredi, quand Hassan quitte l'arrêt de la Pépinière à Bastogne aux commandes du gros bus jaune de la ligne Liège-Athus et qu'il met le cap sur la gare du Sud, troisième station de la cité ardennaise, il sent toujours, à travers ses bras arrimés au volant, un frémissement d'impatience monter jusqu'à sa poitrine. Il sait que, là-bas, à la gare du Sud, quelqu'un l'attend. Même s'il pleut, même s'il neige, il est déjà sur le quai en train de consulter l'heure à l'Ice Watch orange qui déborde de son frêle poignet tout en pensant : « 10h05, encore deux minutes et Hassan sera là. » C'est cela qui électrise les bras d'Hassan : il pense à Antoine et il sait qu'Antoine pense à lui. Il y a comme une onde qui serpente de l'un à l'autre entre les deux dernières stations de la ville.

Le reste du trajet, de Liège à Athus et d'Athus à Liège, deux fois par jour, depuis douze ans, il ne se passe pas grand-chose. Sempiternellement le même paysage, les mêmes arrêts aux mêmes endroits, la même route. En réalité, les épicias poussent, les graffiti s'accumulent sur les abris, de nouveaux nids de poule éclosent en permanence. Mais tout cela se produit si insensiblement qu'Hassan jurerait que rien ne bouge jamais.

La seule variété, ce sont les passagers. Conduire un bus fait de son pilote un observateur de l'espèce humaine, un philosophe, voire un saint. Ce qui ne le soustrait pas pour autant à la contradiction. Ainsi, on s'attendrait qu'Hassan, qui essuie de jour en jour l'invariabilité du décor à travers son pare-brise, se réjouisse de la variabilité des voyageurs qui grimpent sur le marchepied. Or c'est tout le contraire qui se passe ! Les passagers pour lesquels il a un faible, ce sont précisément les habitués, ceux qu'il reconnaît, ceux qui l'appellent par son nom. Et, parmi ces fidèles, ceux qu'il préfère entre tous, ce sont les invariables qui accomplissent un seul et même trajet, le même jour, à la même heure, dont il peut prédire l'apparition aussi sûrement qu'un astronome prévoit le lever et la course d'un astre.

Antoine est de ceux-là. Chaque mercredi que Dieu fait, il monte à Bastogne-Sud à 10h07, descend à Arlon à 10h50, remonte à Arlon-Gare à 17h30 et redescend à Bastogne à 18h16.

Hassan clignote vers l'avenue de la Gare, il braque et il sourit : Antoine est bien au poste ! Canadienne rouge, casquette vissée sur le crâne et, naturellement, un bouquet de fleurs à la main. Il y a d'autres voyageurs disséminés sur le quai, mais Hassan stoppe pile en face d'Antoine, en sorte que la portière lui ouvre les bras. Il appuie un peu plus que nécessaire sur les freins, qui émettent un bref éternuement en guise de coup de chapeau. Dès que la porte pivote, Antoine monte prestement.

« Tiens, voilà notre jeune homme !

— Bonjour, Hassan.

— Mais, dis donc, quel beau bouquet ! Des roses, cette semaine ?

— Ben, oui.

— Ah, l'amour, l'amour ! »

Pendant les taquineries de rigueur, Antoine lui remet le prix du billet en monnaie, sans qu'Hassan s'enquière de sa destination et sans qu'il vérifie davantage le compte.

« Ta place est prête, Antoine. Si tu veux que je monte le chauffage, n'hésite pas.

— Ça va bien comme ça, Hassan ! Merci. »

La place d'Antoine se trouve juste derrière Hassan. Hassan la lui garde. Si quelqu'un fait mine de s'y installer, il dit qu'elle est réservée. Raison pour laquelle, sur cette ligne, on trouve des gens qui prétendent qu'on peut réserver, bien que personne ne sache comment. Ce qu'Antoine apprécie dans la place qu'Hassan lui retient, c'est qu'elle lui évite de s'avancer dans le couloir sous l'œil goguenard des passagers. Un type avec un bouquet est toujours plus ou moins ridicule. Il n'a qu'un pas à faire, les yeux rivés à ses chaussures. Il s'installe et glisse les fleurs délicatement sous le siège.

Quand Hassan redémarre son tranquille mastodonte qui chaloupe à peine sur les ralentisseurs, le cœur d'Antoine accélère un peu lui aussi. Tout départ fait espérer des découvertes. Antoine jette un coup d'œil sur les maisons de la rue de Neufchâteau blotties les unes contre les autres en vue du long hiver et du reste de mauvais temps qui sert ici d'été. Rien de neuf depuis le feu de cheminée, il y a deux ans. Dès que le bus monte sur la nationale 4, ce n'est plus la peine de se fatiguer la vue. Le morne plateau ardennais n'a pas changé depuis l'offensive von Rundstedt. Autant se retrancher dans ses pensées. Antoine ferme les yeux.

La plupart du temps, aussitôt, Léa lui apparaît. Où se trouve-t-elle, comment est-elle vêtue, que va-t-elle dire, c'est la surprise. Bien sûr, ils sont ensemble, il peut se voir lui-même avec elle, comme s'il était une troisième personne, témoin de la scène. Par exemple, c'est le jour où ils sont allés à la mer à Ostende. Ils sont arrivés à midi. Elle avait acheté un maillot qu'elle portait sous sa robe, pour être prête tout de suite à sauter dans l'eau. La météo était optimiste. Elle se faisait une telle joie !

Malheureusement, sur place, malgré le soleil, il faisait un froid de canard. Les gens se promenaient sur la plage, équipés de doudounes. Quelques téméraires seulement pataugeaient nu-pieds dans l'écume des vagues. Elle a voulu faire pareil. Elle a enlevé ses bottines, les lui a confiées et a couru jusqu'à la mer. D'abord, elle soulevait les pieds en les secouant, comme un chat qui traverse une flaque, puis elle s'est habituée, elle lui a crié : « Viens, viens ! Elle est bonne ! » Mais il reste au sec, les mains sur sa poitrine, fourrées dans les bottillons comme dans des gants. Il préfère la regarder, si belle dans la lumière qui monte des flots, embrase sa chevelure et, l'obligeant à cligner des yeux, fixe son sourire sur ses joues. Il opère un arrêt sur image, juste au moment où elle se retourne vers lui pour s'assurer qu'il la suit bien le long du rivage. Comme cela, espiègle et confiante, il l'aime éperdument et s'en repaît le reste du voyage.

À Arlon, il descend. Hassan lui lance : « À tout à l'heure, joli cœur ! » et il marche à pas pressés vers son rendez-vous. À l'entrée de l'immeuble, la préposée l'embrasse.

« Quelles belles roses, Antoine ! Léa sera contente. »

Il prend l'ascenseur qui le dépose pratiquement en face de sa chambre, la 301. Il entre, la gorge serrée. Elle est assise dans son fauteuil, elle regardait par la fenêtre, elle se tourne vers lui en fronçant les sourcils. Il dépose sur son front un baiser qui lui provoque un petit mouvement de recul, comme si elle ne s'y attendait pas.

« Comment ça va, ma petite Léa ? »

Elle semble chercher quelque chose avec effort au fond d'elle-même.

« C'est Antoine ! On est mercredi ! Je t'ai apporté des roses. Regarde ! »

Il lui met le bouquet sous les yeux. Ils s'éclaircissent un peu.

Sur la table de chevet se trouve le vase avec les rescapées du bouquet de la semaine dernière, des tulipes pas fâchées de voir arriver la relève. Il arrange les roses, puis s'assied en face de Léa et lui prend les mains, pas trop longtemps parce que ça l'effraie. Elles sont couvertes de tavelures, traversées de grosses veines venues respirer à la surface après une vie de travail, mais toujours aussi fines et douces qu'autrefois, si on ne les regarde pas.

Pour le principe, il lui demande des nouvelles de sa semaine. Elle reste muette. Que pourrait-elle répondre ? Sa vie n'est plus que la répétition des mêmes gestes vides de sens. Alors, il passe à la sienne, qui ne vaut guère mieux. Même à quatre-vingt-six ans, on voudrait encore avoir quelque chose à raconter. Or le seul événement digne de mention qui lui reste, c'est précisément sa visite hebdomadaire à Léa, autrement dit, ce qu'il n'a pas besoin de lui raconter.

Tout de même, il lui parle du bus, de l'état des routes, des voyageurs, et surtout de Hassan. Hassan était enrhumé, Hassan a demandé à un monsieur de ne pas fumer, Hassan a parlé avec une jeune fille qui est restée debout près de lui, le voyage durant, Hassan est descendu prendre la valise d'une vieille dame, Hassan voulait faire payer pour le petit chien qu'un monsieur transportait dans une sacoche, mais c'était une blague, Hassan avait oublié ses lunettes de soleil.

La vie d'Hassan, semble-t-il, allume quelques lueurs dans l'âme embrumée de Léa. Au point que, lorsqu'Antoine la quitte, après avoir pressé longuement sa joue contre la sienne, quand il lui dit : « Bonsoir, ma Léa », elle répond le plus souvent : « Bonsoir, Hassan. » Il rectifie, bien sûr. « C'est Antoine, Léa, ton mari. » Mais cela ne lui vaut qu'un dernier regard perplexe. Il n'est qu'un étranger de passage, tout aussi anonyme que les voyageurs qu'il rejoint pensivement à l'arrêt de la gare.

Le bus arrive juste à l'heure. Il monte le premier. Hassan est là, prêt pour le retour, souriant.

« Alors, comment va la petite fiancée ?

— Très bien, Hassan ! Elle te dit bonsoir. »

Armel Job